

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un prophète

Dans son 8e roman, Alain Beaulieu mélange l'audace formelle au plaisir d'inventer des histoires

5 avril 2014 | Christian Desmeules | Livres



Photo : Christian Desmeules

Alain Beaulieu vient de publier *Le festin de Salomé*.

Le festin de Salomé

Alain Beaulieu

Druide

Montréal, 2014, 200 pages

Après s'être aventuré dans une Amérique du Sud imaginaire avec *Le postier Passila* (Actes Sud/Leméac, 2010), Alain Beaulieu a senti le besoin, explique-t-il dans l'épilogue de son huitième roman, *Le festin de Salomé*, d'effectuer une sorte de retour romanesque aux origines.

Ses propres origines, d'abord : celles de l'homme et du lieu où il a grandi, le quartier Saint-Sauveur dans la basse-ville de Québec. Mais aussi celles de l'écrivain, qui porte une oeuvre dont la plus grande partie — en tout cas la première — s'inscrit dans le coeur urbain de la capitale, où il est né en 1962. En fait foi notamment la « trilogie filiale » que constitue *Fou-Bar*, *Le dernier lit* et *Le fils perdu* (Québec Amérique, 1997, 1998 et 1999).

Dans son bar habituel, le Graal, le narrateur assiste au dernier numéro d'un duo de danseurs nus dépareillés : une Salomé obèse qui danse pour un Hérode nain afin d'obtenir la tête de Jean le Baptiste, le prédicateur qui a annoncé la venue de Jésus de Nazareth. Travailleur d'usine sans ambition, satisfait de son

existence modeste, immobile et prévisible, il est soudainement entraîné dans un autre espace-temps par Naomi, une barmaid qui désire changer de vie. « *La vie que je menais me convenait. J'avais de l'argent pour boire et pour manger, m'accommodais de mon rôle d'observateur de l'existence humaine, à l'aise dans le retrait que je m'imposais et dans la solitude que cela impliquait.* »

La jeune femme souhaite retourner aux sources, renaître, recommencer. « *Mais les mythes ont la couenne dure quand ce que nous sommes devenus ne nous satisfait qu'à moitié.* » À coups d'incarnations et de désincarnations, le narrateur perd peu à peu la trace de son vrai « moi ». Est-il cet homme d'affaires homosexuel, « *golden boy de bungalow* » à la cinquantaine bedonnante ? Un junkie accroché aux pilules et aux rails de coke, pilier du Sombrero ? Ou un écrivain égaré quelque part entre le réel et ses propres fictions ?

Ce qu'on appelle la littérature

Nan et Naomi, leur frère Pierre, ou encore cet ancien nazi responsable d'expériences médicales menées sur les détenus des camps de la mort ? Tous « *ces gens n'ont jamais existé* », va plus tard s'évertuer à expliquer Alain Beaulieu, personnage d'écrivain qui fait son apparition dans la deuxième partie du roman, à un enquêteur de la police qui s'intéresse à son cas. Pas plus que n'existent le Croissant d'Or, le Graal ou le Sombrero. La nature de son travail est pourtant claire : « *J'invente des histoires, parfois drôles, parfois tristes, parfois réalistes, parfois loufoques, mais ce sont des histoires, rien de plus et rien de moins, que j'essaie de livrer avec des mots agréables à lire parce que je les aurai bien agencés et leur aurai donné un rythme et une forme compatibles avec ce que je raconte. C'est ce qu'on appelle la littérature.* »

Qu'est-ce qu'un prophète ? Un homme de beaucoup d'imagination. Rien de plus, peut-être, qu'une espèce de grande gueule qui a eu le bonheur — ou le malheur dans le cas de Jean le Baptiste, à qui on a coupé la tête — d'être rattrapé par la réalité. C'est un sort, pensons-y, qui guette aussi tout écrivain de fiction...

Traversé de métempsychose et d'onirisme, *Le festin de Salomé* fait par moments penser à *La moustache* d'Emmanuel Carrère, à *Alice au pays des merveilles* ou au *Festin nu* de William S. Burroughs, dans lequel un écrivain se livre à une exploration potentielle de toutes les facettes de sa personnalité. D'une certaine façon, peut-être aussi, Alain Beaulieu y fait une sorte de « zapping » condensé — manières, thèmes, décors, personnages — de toute son oeuvre, depuis *Fou-Bar* jusqu'à l'onirisme de *La Cadillac blanche* de Bernard Pivot (Québec Amérique, 2006).

On l'aura compris, *Le festin de Salomé* fait preuve d'audace formelle (surtout narrative) sans trop sacrifier au plaisir de raconter des histoires. Et Beaulieu y aborde subtilement les ambiguïtés du roman, comme genre. Des ambiguïtés qui poussent certains lecteurs à confondre le message et le messager. Le narrateur et l'histoire qu'il raconte avec l'auteur et sa biographie.

À confondre, en somme, le roman et la réalité.

Collaborateur

TROIS QUESTIONS À ALAIN BEAULIEU

Quelles ont été vos influences pour l'écriture de ce roman ?

Étrangement, alors qu'il s'agit d'un roman pour lequel j'ai été particulièrement préoccupé par le jeu avec la langue et les ouvertures narratives qu'offre l'écriture de fiction, mes influences de départ ont été plutôt

cinématographiques. Je pense ici à David Lynch, pour l'ensemble de son œuvre, mais plus spécifiquement pour sa série *Twin Peaks*. Les personnages de mon roman et les lieux où ils évoluent baignent pour moi dans le même type d'univers que celui représenté par Lynch à l'époque.

Avez-vous parfois l'impression que, chez la plupart des lecteurs, le besoin de vérité est plus grand que le désir de fiction ?

Nous avons traversé une période où, effectivement, le label « histoire vraie » donnait de la valeur à un roman. Il me semble que nous en sommes sortis au cours des dernières années, ce qui me réjouit même si l'autofiction nous a aussi donné à lire de la très bonne littérature. Cela dit, je me plais à répéter que la fiction rend souvent compte de la réalité de manière plus précise et approfondie que le reportage, puisqu'elle parle à la partie la plus intime du lecteur, sa vie secrète, sous-jacente à sa vie privée (avec les proches et les amis) et à sa vie publique (au travail et en société). Le roman permet à deux intériorités d'entrer en relation de manière indirecte, et le vrai devient alors moins important que la vérité intime de ces deux interlocuteurs.

La littérature, à l'instar des drogues, est-elle une sorte de paradis artificiel ?

Quand la substance est de bonne qualité, le voyage est habituellement agréable... Plus sérieusement, la littérature n'a pour moi rien d'artificiel, même lorsqu'elle nous fait décoller. La perte de conscience qu'elle induit chez le lecteur, emporté malgré lui par les mots et ce qu'ils donnent à voir et à ressentir, répond à sa nature profonde d'être pensant, doté d'une sensibilité dont il se sert comme outil d'apprentissage et d'appréhension du réel. Tout cela demeure donc, à mon sens, authentique et naturel.